



HAL
open science

Problèmes d’approvisionnement au T’Eylandt Mauritius, 1638-1710

Jocelyn Chan Low

► **To cite this version:**

Jocelyn Chan Low. Problèmes d’approvisionnement au T’Eylandt Mauritius, 1638-1710. *Revue historique de l’océan Indien*, 2013, Alimentation, rituel des repas et art de la table. Dans les pays du Sud-Ouest de l’océan Indien depuis le XVIIIe siècle, 10, pp.137-146. hal-03419230

HAL Id: hal-03419230

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03419230v1>

Submitted on 8 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Problèmes d'approvisionnement au T'Eylandt Mauritius, 1638-1710

Jocelyn Chan Low
Maître de Conférences
Université de Maurice

L'île Maurice néerlandaise de 1598 à 1710 nous renvoie à deux images contradictoires. D'abord celle d'une nature généreuse, abondante, qui doit subir l'assaut d'une colonisation prédatrice, destructrice – volontairement ou involontairement – de la faune et de la flore endémique à travers excès, gaspillage, indiscipline et abus. De l'autre, la lecture des correspondances des commandants, de l'île, de Roelof Deodati et de Momber Van de Velde, par exemple, fait apparaître une autre réalité : l'image d'une petite poignée d'hommes et de femmes faisant face à des contraintes insulaire insurmontables, souffrant le plus souvent de la disette et dépendant d'un ravitaillement externe aléatoire pour leur survie.

Quelle en est l'explication ?

D'abord l'image idyllique d'une île aux ressources généreuses pour la survie de l'homme provient des récits de voyage, adaptés des journaux de bord des divers navires néerlandais, portugais, britanniques ayant relâché dans l'île au cours de la première moitié du 17^e siècle, à l'instar des récits de Van Warwyck³¹³, Matelief³¹⁴, Harmansz³¹⁵, ou des Pères Jésuites portugais Mariano et d'Almeida³¹⁶, ou encore des anglais Thomas Herbert³¹⁷ ou Peter Mundy³¹⁸.

Ces récits reprennent en gros les images que nous renvoient les relations de la première relâche néerlandaise dans l'île, celle de Van Warwyck en 1598. Des marins extenués par une longue traversée, secoués par des ouragans très fréquents dans la région du Cap de Bonne Esperance, découvraient une île-port de refuge où les rafraichissements étaient gratuits et abondants, les oiseaux n'étaient pas farouches, et si nombreux que les matelots en tuèrent jusqu'à un millier dans une seule journée, où la mer était si poissonneuse que d'un coup de seine on prenait une demie tonne de poissons, – parmi lesquels une raie qui aurait suffi pour deux repas de tout l'équipage du vaisseau³¹⁹. A cela, il fallait ajouter les tortues de mer, les vaches marines, des huitres et des coquillages de toutes sortes, ainsi que les divers fruits et les palmiers dont les voyageurs tiraient toutes sortes de commodités.

³¹³ Vérin, P. (1983) : *Maurice avant l'Isle de France*, Paris, p. 7-13.

³¹⁴ Ibid., p. 19-21.

³¹⁵ Ibid., p. 13-18.

³¹⁶ Ibid., p. 30-36.

³¹⁷ Ibid., p. 41-50.

³¹⁸ Barnwell, P. J. (1948) : *Visits and Despatches Mauritius 1598-1948*, Port Louis, p. 27-31.

³¹⁹ Vérin, *op. cit.*

Cependant, il y avait une fausse note au tableau : l'absence de quadrupèdes et de certaines plantes utiles. Ce qui entraîna évidemment l'introduction de nouvelles plantes et animaux. Au début du siècle, les Directeurs de la Compagnie décident d'y implanter quelques bétails de la Hollande et par décision du 7 septembre 1604 ils désignent même le vaisseau *De Eendracht* pour cette mission³²⁰. Il est aussi connu que les *East Indiamen* transportaient des animaux domestiques sur pattes. Plusieurs y furent lâchés dans l'île par des flottes de passage ainsi que des arbres fruitiers plantés. Ainsi Van Warwyck fit entourer un grand espace de pieux et sema des plantes, des fruits et diverses graines et lâcha aussi quelques poules³²¹. En 1606, Matelief planta des oranges et des citronniers sur les bords d'une rivière³²². Ces animaux se multiplièrent très vite du fait de l'absence d'habitants, comme le constatèrent des visiteurs par la suite.

Ainsi, selon Thomas Herbert, l'île Maurice possédait tout ce qui est nécessaire à l'homme. Il n'y a point sur terres de région plus habitable, plus belle et plus abondante en toutes sortes de produits³²³. Selon Hoffman « on nage ici dans l'abondance et les productions soit de la terre soit de la mer offrent largement à elles seules à satisfaire les besoins de l'homme »³²⁴. Hoffman écrivait en 1673 et quelques 30 ans après les difficultés d'approvisionnement d'une colonie qui dépassait à peine 250 personnes amenèrent le retrait de la VOC de l'île. Comment expliquer ce paradoxe ?

D'abord il faut se référer à la nature même de l'occupation néerlandaise de l'île. Contrairement à une idée largement répandue, l'occupation néerlandaise de Maurice n'obéissait guère à des mobiles d'ordre maritime. Il n'y avait pas de route maritime mauricienne de l'Inde orientale. Maurice était éloignée des routes qu'ils pratiquaient à l'aller comme au retour. Il est vrai qu'au début du 17^e siècle, plusieurs flottes néerlandaises relâchaient dans l'île. Mais une innovation majeure introduite dans la navigation de l'océan Indien fut l'utilisation des 40^e rugissants par leurs navires en route vers l'Indonésie. Après avoir doublé le Cap de Bonne Espérance, les *East Indiamen* prenaient vers l'Est entre les latitudes de 300 à 400 au sud pour atteindre la région des alizés du sud. Ils naviguaient vers l'Australie rejoignant les alizés du Sud qu'ils prenaient vers le Nord par le détroit de la Sonde. Cette route qui passait bien au-dessous de Maurice fut découverte par Hendrik Brouwer en 1611. Elle fut avalisée en 1617 par les Heeren XVII au moment où la VOC émit des instructions très strictes concernant les routes à prendre afin de promouvoir des traversées très

³²⁰ Heeringa K. (1895) : *De Nederlanders op Mauritius en Madagascar*. De Indische Gids (1864-92), t. 2, p. 1005-36.

³²¹ Vérin, *op. cit.*, p. 12.

³²² *Ibid.*, p. 19.

³²³ Vérin, *op. cit.*, p. 43.

³²⁴ *Ibid.*, p. 97-100.

courtes. Et la baie de la Table au Cap fut désignée comme le seul port de relâche³²⁵.

En outre il y avait des primes pour les traversées plus rapides et des amendes pour des relâches inutiles. Quant aux flottes de retour, le naufrage de Pieter Both à Maurice en 1615 les éloigna de l'île³²⁶. Il est à noter que pendant la première occupation de l'île de 1638 à 1658, deux navires relâchaient annuellement dans l'île et au cours de la deuxième occupation (1664-1710) un seul navire annuellement³²⁷.

Mais au moment où les Néerlandais abandonnaient la relâche mauricienne, on voit un intérêt croissant de leurs rivaux commerciaux britanniques, et même français, pour la région. Finalement, pour les éloigner de Maurice et afin de sécuriser leur présence dans une zone où transitait leur commerce oriental, ils décidèrent d'y installer un fort et une garnison en 1638³²⁸. Cette occupation défensive et stratégique devrait cependant se faire à moindre coût car les ressources que l'île pouvait offrir étaient limitées. Elles consistaient principalement en bois d'ébène. Mais une fois les forêts d'ébéniers sur la zone côtière abattus, il fallait s'enfoncer à l'intérieur, ce qui augmentait considérablement les coûts³²⁹. On comprend le souci des directeurs de rendre la petite colonie autosuffisante en approvisionnement. L'île n'étant pas sur la route des Indes, il fallait affecter un bâtiment expressément pour son ravitaillement.

Inévitablement, les instructions des directeurs aux commandants de l'île insistaient sur la nécessité de développer les cultures de subsistance. Les instructions à Gooyer en 1637 étaient très explicites quant à la culture des graines, du tabac et à l'élevage du bétail et de la volaille³³⁰. De même, selon les instructions à Hubert Hugo en date du 16 Août 1671, il devait mettre autant de terres sous culture que possible. Les Directeurs insistaient sur la culture du manioc qu'ils projetaient d'introduire au Cap d'Annobon ou de la côte d'Angola³³¹. Et dans une lettre aux autorités du Cap, les autorités de Batavia écrivaient qu'une des raisons principales de la deuxième occupation de l'île était que l'île serait auto-suffisante en approvisionnement et fournirait de l'ébène et du bois au Cap³³². Les autorités étaient très optimistes quant à la réussite des cultures car, selon elles, l'île Maurice était très fertile, comme le soulignait la description que fit Pieter Van Dam, l'avocat de la Compagnie.

³²⁵ Chan Low, L.J., (1991) « T'Eylandt Mauritius : La précolonisation 1598-1638 » in *Journal of Mauritian Studies*, Vol. 4, n° 1, MGI.

³²⁶ Chan Low, Ibid.

³²⁷ De Nettancourt, G. (1979) : « Le Peuplement des Néerlandais à l'île Maurice », in *Mouvements de Populations dans l'océan Indien*, AHIOI, Paris, p. 299-232.

³²⁸ Chan Low, L.J. (2001) : *La VOC, T'Eylandt Mauritius et Rodrigues*, Port Louis, p. 35.

³²⁹ Ibid., p. 36.

³³⁰ Heeringa, *op. cit.*

³³¹ Van Dam, P. (1930) : *Beschrijvinge van de Oost Indische Compagnie*, ed. F. W. Stapel, Rijks Geschied-kundige Publicatiën 83, The Hague.

³³² Ibid.

Pourtant la mise en place d'une agriculture de subsistance fut extrêmement laborieuse. Certes, le premier commandant, Cornelis Gooyer, fit un essai de cultures de plusieurs graines potagères dans un jardin expérimental qu'il fit aménager près de la Loge au Vieux Grand Port³³³. Mais dans ses correspondances il fit remarquer qu'il manquait de bras pour développer l'agriculture et qu'avec le personnel restreint, il ne pouvait pas faire grand-chose sinon garder le fort et aller à la recherche de la nourriture journalière de la garnison³³⁴. Cependant, Batavia ne désespérait pas de transformer Maurice en colonie agricole. En 1639, les Directeurs envoyèrent Adrien Van der Stel relever Gooyer comme commandant. Le nouveau commandant ramenait des cerfs et d'autres bétails qu'il devait lâcher dans les bois pour se multiplier ainsi que des grains et fruits de plusieurs espèces, dont le paddy qu'il devait acclimater³³⁵.

Et au début de son administration, Van der Stel fit ensemençer un champ de paddy sur les rives de l'Orange. Le Dagh Register de Batavia de 1641 souligne qu'il était très optimiste quant à l'agriculture mais se plaignait que les hommes se montraient peu enclins à cultiver la terre³³⁶. Le commandant demandait à Batavia de lui envoyer 20 à 30 esclaves ou quelques pauvres Chinois connaissant quelque peu l'agriculture³³⁷. Van Diemen l'engagea à se procurer des esclaves à Madagascar, qui serviraient à développer la culture du riz entre autres³³⁸. C'est ainsi que Van der Stel et son successeur Van der Meersch firent plusieurs voyages de traite à la côte Est de Madagascar pour se procurer des esclaves. Mais très vite on se rendit compte des difficultés que pouvaient susciter la présence d'un grand nombre d'esclaves malgaches dans la petite colonie, surtout qu'ils étaient enclins au marronnage. La plus grande partie fut ainsi renvoyée à Batavia. Pourtant l'obstacle principal au progrès de l'agriculture restait le manque de bras en raison des multiples obligations auxquelles la petite population était assujettie.

Il faut ajouter à cela d'autres contraintes : les rats, les sauterelles et autres vermines qui dévastaient la récolte. En outre, il y avait les ouragans, tel celui du 4 et 5 février 1644. La faillite de l'agriculture, ajoutée au retard dans l'arrivée du bâtiment attendu de Batavia, fit que les hommes refusèrent le travail. Van der Stel dut se résoudre à les envoyer par détachements vivre dans les bois et sur le littoral de la chasse et de la pêche³³⁹. Finalement, en

³³³ Lettre de C.S Gooyer aux Directeurs de la Compagnie. Maurice. 20 décembre 1638, In Bonaparte, P. (1890) : *Le Premier Etablissement des Néerlandais à Maurice*, Paris, p. 37-42.

³³⁴ Ibid.

³³⁵ Heeringa, *op. cit.*

³³⁶ Dagh-Register gehouden int Casteel Batavia, 16-19 Août 1641. Voir aussi Bonaparte, *op. cit.*, p. 51-54.

³³⁷ Heeringa, *op. cit.*

³³⁸ Lettre de Van Diemen aux Directeurs de la Compagnie. 12 décembre 1641, in Bonaparte, *op. cit.*, p. 48-49.

³³⁹ Heeringa, *op. cit.*

raison des difficultés liées à l'entretien de la garnison, il dut se résoudre à diminuer la garnison et en renvoyer un certain nombre à Batavia.

Son successeur, ayant reçu l'ordre d'accélérer l'abattage du bois d'ébène, négligea la culture mais la colonie fut approvisionnée de l'extérieur par des bâtiments venant chercher la cargaison annuelle d'ébène. Cependant, avec la baisse du cours du bois d'ébène à Amsterdam, les Directeurs décidèrent de restreindre l'abattage. En outre, en 1652, la VOC installa une colonie au Cap, et c'est à partir du Cap que l'île Maurice fut ravitaillée. Mais le Cap faisait face à de graves problèmes d'approvisionnement. La colonie de l'île Maurice fut ainsi négligée et les rapports firent état des conditions précaires dans lesquelles vivait la petite colonie. Dans les années 1650, le bétail avait été expulsé, les tortues avaient disparus, chaque jour deux chaloupes s'en allaient çà et là en quête de bétail et de poissons. Le produit de cette chasse et de cette pêche fut à peine suffisant. L'agriculture ne produisait plus rien. Et en 1658 les Néerlandais se retirèrent de l'île³⁴⁰.

Pourtant, en 1664, ils procédèrent à la deuxième occupation de l'île qui dura jusqu'en 1710. Les raisons sont multiples : d'abord le récit des rescapés du naufrage de l'*Arnhem* qui se réfugièrent dans l'île en 1663 et découvrirent des provisions en abondance, attirèrent l'attention des Directeurs de nouveau sur l'importance d'un port de refuge dans cette région du monde³⁴¹. Ensuite, des rumeurs persistantes circulaient sur une occupation étrangère de l'île. En effet, en 1661 des particuliers britanniques avaient pétitionné la EIC pour s'établir dans l'île³⁴². Certes, la VOC tenait le Cap, mais elle redoutait un coup de force des Français. D'où l'importance d'occuper Maurice³⁴³. Mais cette fois la VOC n'entretenait pas de grands espoirs sur la rentabilité de l'île. Ainsi Maurice était sous la charge de la colonie du Cap. Elle devint un *buitenpost* (à l'instar de l'île Sainte Hélène) qui devait fournir au Cap des matériaux de construction, le bois, la chaux, mais aussi le tabac que les autorités du Cap échangeaient contre des bœufs avec les Hottentots, des fèves et du poisson sale³⁴⁴. Dans ce contexte, il devint encore plus impérieux de développer l'agriculture. A ce sujet, les autorités étaient très optimistes, les rapports émanant de l'île étant très prometteurs. En fait, au cours de la deuxième occupation, la petite garnison cultiva deux grands espaces près de la Loge. Elle ouvrit de même les plaines de Vlakte³⁴⁵. Une ferme, entourée de 14 000 palissades, fut établie à Vlakte van Noodwyk et devint le principal établissement agricole de la colonie, où

³⁴⁰ Heeringa, *op. cit.*

³⁴¹ « A short description of the unfortunate return voyage of the Ship *Aernhem* » in Payandee, S. (2001) *The Dutch Odyssey. Encounter with Mauritius*. MGI. Moka.

³⁴² Chan Low, *op. cit.*, p. 42.

³⁴³ Ibid.

³⁴⁴ Sleight, D. (2000) « The Economy of Mauritius during the Second Dutch Occupation (1664-1710) » in Evers S & Hookoomsing VY : *Globalisation and the South-West Indian Ocean*, ILAS/UOM, p. 51-56.

³⁴⁵ Ibid.

l'on plantait surtout le *farinha root*³⁴⁶. Introduite du Brésil, la patate douce devint l'aliment de base de la colonie. Selon P. Van Dam, elle croissait sans grand entretien et était moins sujette que les céréales à souffrir des fléaux qu'on avait à redouter. On la prenait toute crue pour la couper en tranche qu'on séchait au soleil ; elles devenaient bientôt aussi dures que du biscuit, blanches comme la neige et se conservaient ainsi indéfiniment. On la réduisait en farine dont on fabriquait un pain très nourrissant de très bon goût³⁴⁷. Un certain Hans Buchner fut engagé par la VOC pour enseigner la culture du *Farinha root* aux colons. Il faut souligner qu'afin de maintenir une présence néerlandaise à Maurice à moindre coût, la VOC décida de recourir aux *Vrijburgers*, aux colons libres, pour résoudre les problèmes d'approvisionnement pour une garnison qu'elle pouvait ainsi réduire. La présence dans l'île des colons libres ne cadrerait guère avec le principe mercantiliste de monopole commercial qui régnait dans les établissements de la VOC. Ce n'est que très lentement que les *Vrijburgers* apparurent officiellement. En 1664, parmi les occupants de l'île, seuls trois n'étaient pas directement liés à la garnison³⁴⁸. Pourtant, dans une lettre du 23 Janvier 1664, le gouverneur général recommandait de peupler l'île de colons libres. Mais le nombre ne va augmenter que très graduellement. En 1679, il n'y en avait que 43 (16 hommes, 9 femmes, 18 enfants). En 1670, leur nombre s'élevait à 126 personnes (33 hommes, 25 femmes et 68 enfants). Et en 1706 la population libre comptait 62 colons libres à Vlakte Van Noordwyk Haven³⁴⁹. A l'île Maurice, les *Vrijburgers* devaient s'adonner à l'agriculture ; ils avaient pour mission de développer l'agriculture de subsistance afin de rendre la colonie indépendante du ravitaillement externe. L'immigration était strictement contrôlée par un règlement qui stipulait que leur passage ainsi que ceux de leurs familles se ferait sur un bateau de la VOC, qu'ils devaient pratiquer l'agriculture dans les conditions fixées par la VOC. Un engagement était de 15 ans. En retour, ils recevaient une concession de terre³⁵⁰. Sur place, ils signaient un contrat au terme duquel ils s'engageaient à fournir à la VOC à des prix fixés et en quantité définie certains produits agricoles. La compagnie leur avançait des esclaves et des outils. Par exemple en 1678, Jan Van Erijwick, Hendrik Carseboom et Michel Rodermont reçurent chacun 6 *morgens* de terre, 2 vaches, des esclaves, quelques outils et 6 mois de riz. En contre-partie, ils devaient livrer à la compagnie leur production de pomme de terre au prix de 7 *stuivers* le muid³⁵¹. Et les autorités du Cap leur cédèrent progressivement toutes les activités agricoles de la garnison. Ainsi en 1679, les autorités du Cap demandèrent à ce que le bétail des étables de Noordwyk

³⁴⁶ Ibid.

³⁴⁷ Van Dam, P., *op. cit.*

³⁴⁸ De Nettancourt, *op. cit.*

³⁴⁹ Barnwell, *op. cit.*, p. 109-111.

³⁵⁰ De Nettancourt, *op. cit.*

³⁵¹ Ibid., *op. cit.*

Vlakte et de la Loge fût cédé aux colons. De même, elles demandèrent à ce que la culture du *Farinha root* leur fut confiée immédiatement³⁵².

Le commandant L.J. Lamotius n'eut d'autre choix que d'obtempérer. Cependant, il exprima ses inquiétudes aux autorités du Cap. La lecture des correspondances et du journal des divers commandants révèle que ces derniers avaient une piètre opinion de ces franc-bourgeois et de leur aptitude et capacité à développer l'agriculture³⁵³. Il est vrai que les colons libres se décourageaient très vite. Le 16 octobre 1672, des *vrijburgers* fraîchement arrivés pétitionnaient le Conseil de Maurice pour quitter la colonie car, selon eux, il n'y avait rien à faire ici pour un colon libre, si ce n'est de contracter de grandes dettes. Le caractère rocailleux du sol et la grande chaleur faisaient de l'agriculture une impossibilité, tandis que d'un autre côté la vermine se chargeait de détruire tout ce qui sortait de terre immédiatement après son apparition. Les rats, les chenilles, les sauterelles détruisaient tout ce qui poussait³⁵⁴. Les commandants, tout en concédant le poids des contraintes insulaires, blâment surtout le mauvais vouloir et la mauvaise conduite des colons libres. Hubert Hugo écrivit dans son journal que le travail de défrichage les rebutait. Ils auraient voulu apparemment que la compagnie défrichât, plantât et ensemencât leurs terres pour les leur remettre en pleine récolte ; ils accepteraient même assez volontiers qu'elle leur offre, par-dessus le marché, un troupeau de bétail apprivoisé³⁵⁵. Lamotius, après une tournée dans l'île, écrivit le 3 juin 1678 : « Tout ce que les colons libres ont fait jusqu'ici n'atteint pas un arpent de terre ; voilà le travail de 7 colons libres dont quelques-uns sont ici depuis près d'une année et les autres depuis plus longtemps »³⁵⁶.

En fait, les colons ne s'adonnaient pas à l'agriculture de subsistance ; ils cultivaient le tabac, produisaient de l'arack qu'ils vendaient aux navires de passage, principalement aux britanniques qui relâchaient au Port Nord-Ouest. D'ailleurs, le recensement de 1706 révèle une concentration de *vrijburgers* au Port Nord-Ouest³⁵⁷. En outre, malgré les interdictions, la pêche et la chasse devinrent l'ultime recours des indolents.

Ainsi, face aux récriminations quant aux prix pratiqués d'un côté et à la mauvaise qualité des produits fournis de l'autre, Lamotius décida de reprendre possession des terres de Noordwyk en 1684. Ce fut la garnison qui désormais s'occupait de la culture du *farinha root*³⁵⁸. Cependant les colons libres sombrèrent dans une grande misère et en 1694 le nouveau commandant Roelof Deodati leur laissa les activités agricoles et l'approvisionnement de la garnison³⁵⁹.

³⁵² Pitot, A. (1901) : *T'Eylandt Mauritius. Esquisses Historiques. 1598-1710.*

³⁵³ Barnwell, *op. cit.*, p. 47-54.

³⁵⁴ Pitot, *op. cit.*, p. 145-146.

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 172.

³⁵⁶ *Ibid.*

³⁵⁷ Barnwell, *op. cit.*

³⁵⁸ Pitot, *op. cit.*, p. 215.

³⁵⁹ Chan Low, *op. cit.*, p. 64.

Mais si le recours aux colons libres afin de résoudre les problèmes d’approvisionnement échoua, ce n’était pas dû uniquement à la mauvaise qualité des *vrijburgers*. Il est vrai que le gouverneur général Maetsuyker recommanda le recrutement d’agriculteurs venant directement de Hollande. Car les directeurs estimaient que les Néerlandais des Indes étaient habitués à peu d’efforts, tandis qu’à Maurice les particuliers devaient mettre davantage la main à la charrue³⁶⁰. Pourtant le recrutement pour Maurice se fit principalement dans les comptoirs hollandais des Indes. En général, la majorité était d’anciens employés et soldats de la VCOC ayant achevé leur temps. Et ils n’avaient point d’aptitudes d’agriculteur. On relève ainsi un nombre d’indésirables dont le Cap et Batavia voulaient se débarrasser³⁶¹. Il est un fait que les contrats ne furent pas respectés des deux côtés. Par exemple, les *vrijburgers* ne reçurent jamais les titres de concession. Le Cap s’opposa à cela³⁶². De même, les esclaves promis ne furent jamais distribués. Selon le recensement de 1706, il n’y avait que 71 esclaves au service des *vrijburgers*. Sur 33 familles, seules 18 en possédaient un ou plus. Pourtant, Hubert Hugo estimait à 12 le nombre d’esclaves qu’il fallait à un colon pour qu’il réussisse³⁶³. Cependant, en dépit des plaintes des commandants et des *vrijburgers*, la VOC fut réfractaire à l’idée d’augmenter le nombre d’esclaves dans l’île. Elle ne voulait pas augmenter le coût de maintien de la colonie. En outre, l’augmentation du nombre d’esclaves aurait posé un problème de sécurité, la vie dans l’île étant ponctuée par le marronnage et des tentatives de révolte servile. Ainsi le nombre d’esclaves n’excéda jamais la population libre.

Mais cela condamnait les efforts des *vrijburgers* visant à développer une agriculture de subsistance. Deodati, dans une lettre datée du 12 décembre 1698, rapporta que Claas Wieringen ne pourrait pas honorer son contrat de fournir des patates douces à la garnison faute d’esclaves³⁶⁴. Le commandant avait concédé une partie des terres de Noordwyk à Daniel Zayman. Mais il lui aurait fallu 30 à 40 esclaves pour récolter 1000 *aums* de patates. Il n’en avait que deux³⁶⁵. Par conséquent, garnison et colons libres dépendaient principalement de vivres, notamment du riz, acheminés de Batavia à travers le Cap, et du produit de la pêche et de la chasse. A ce sujet, malgré les règlements stricts, il s’y faisait un énorme gaspillage. Par exemple, selon Hubert Hugo, les pourvoyeurs de gibier entraient en chasse dans les bois avec une meute d’une vingtaine de chiens qui étranglaient tout ce qu’ils rencontraient, tant mieux si les chasseurs arrivaient à s’emparer du reste. Ils n’épargnaient point aussi les femelles pleines³⁶⁶. De même, la graisse de

³⁶⁰ De Nettancourt, *op. cit.*

³⁶¹ Sleigh, *op. cit.*

³⁶² Barnwell, *op. cit.*

³⁶³ De Nettancourt, *op. cit.*

³⁶⁴ Deodati aux autorités du Cap, 12 décembre 1698. In Leibbrandt, H.C.V. (1896) : *Precis of the Archives of Cape Colony-Letters received, 1695-1708*, p. 167-174.

³⁶⁵ *Ibid.*

³⁶⁶ Pitot, *op. cit.*, p. 162.

tortue conservée avec du poivre et du sel durait longtemps. Ainsi les colons se mettaient en chasse, ne recherchant que la graisse, laissant les carcasses pourrir. Il fallait 500 tortues pour obtenir une barrique de graisse³⁶⁷. On comprend alors l'énorme gaspillage qui se faisait. De même chaque homme exigeait pour sa ration 7 litres de viande par jour, et puisqu'il leur était impossible de consommer le tout, ils nourrissaient leurs chiens avec le reste. Pour une centaine d'habitants, on consommait 40 000 livres de viande annuellement, sans compter les poissons et les tortues. Et si les approvisionnements manquaient, les hommes étaient enclins à la mutinerie³⁶⁸.

Il faut ajouter à cela les déprédations causées par les nombreux navires britanniques qui relâchaient au Port Louis. Selon leurs instructions, ils devaient s'abstenir de consommer les vivres à bord au cours de leur relâche. Mais les autorités néerlandaises leur interdisaient la chasse ; ils devaient s'approvisionner avec la compagnie à des prix fixés. Mais certains capitaines faisaient fi, et maintenaient que le Port Nord-Ouest n'appartenait pas à la VOC. Le résultat de ces gaspillages et de ces déprédations fit qu'à la fin du 17^e siècle, le produit de la chasse et de la pêche commença à diminuer. Le 12 décembre 1698, Deodati rapportait que le bétail se faisait rare et qu'il fallait compter sur 4 chasseurs pour en ramener à la Loge³⁶⁹. De même, il rapportait que les tortues avaient disparu.

Au début du 18^e siècle, ces difficultés s'aggravèrent, suite à une série de catastrophes naturelles s'abattant sur l'île : inondations, cyclones et sécheresses. Le 15 octobre 1704, Momber Van der Velde écrivit au Cap que les colons étaient contraints d'abattre le bétail domestique et que l'île avait complètement changé³⁷⁰. Le 12 septembre 1704 il écrivit qu'une terrible sécheresse avait décimé le bétail apprivoisé et que celui qui se trouvait dans les bois était affecté³⁷¹. Le 8 mai 1706, il rapporta que la chasse ne rapportait plus grand-chose et qu'il ne restait que 14 jours de patates au moment où le *Hamer* arriva dans l'île avec des approvisionnements. La garnison était sur le point de se mutiner³⁷².

Les difficultés d'approvisionnement ajoutées au problème de sécurité résultant de l'arrivée de pirates dans la région vont pousser les Directeurs à abandonner l'île. Déjà en 1697, ils avaient considéré la question en raison du manque de rentabilité de l'île et en raison des dépenses causées par son approvisionnement par un bâtiment spécialement affecté à cela. Ainsi, le 23

³⁶⁷ Ibid., *op. cit.*, p. 168.

³⁶⁸ Ibid., p. 166-167.

³⁶⁹ Deodati aux autorités du Cap, 12 décembre 1698. In Leibbrandt H.C.V., *op. cit.*

³⁷⁰ Momber Van der Velde aux autorités du Cap, 15 octobre 1704, In Leibbrandt H.C.V., *op. cit.*, p. 353-359.

³⁷¹ Momber Van der Velde aux autorités du Cap, 15 septembre 1704, in Leibbrandt H.C.V., *op. cit.* p. 351.

³⁷² Momber Van der Velde aux autorités du Cap, 8 mai 1706, in Leibbrandt H.C.V., *op. cit.*, p. 385-393.

juillet 1707, les Heeren XVII ordonnaient aux autorités du Cap de retirer au plus vite la garnison de l'île³⁷³.

³⁷³ Les Directeurs aux autorités du Cap, 23 Juillet 1707, in Leibbrandt H.C.V., *op. cit.*, p. 414.